

Dialogus Corporis

Un film de Louis Dupont

Genèse d'un projet

Dans une société où le corps est souvent limité à un objet esthétique, il est important de mener une réflexion sur ce thème : le corps comme figure participative, c'est-à-dire comme source d'action, de communication, d'insertion dans le mouvement du monde, désireux de concourir à l'édification du présent. Il s'agit du corps dans son intégralité et dans ses manifestations d'extériorisation comme le langage, les émotions, l'impassibilité ou au contraire la « passibilité », qui subliment de loin l'apparence physique. Il s'agit aussi du corps, siège des cinq sens qui sont les portes de la connaissance et donc de notre comportement.

Le corps ? Michel Bernard le rappelle d'une manière presque désespérante : « La vie nous l'impose quotidiennement, puisque c'est en lui et par lui que nous sentons, désirons, agissons, exprimons et créons. Bien plus, toute autre réalité vivante ne s'offre à nous que dans les formes concrètes et singulières d'un corps mobile, attrayant ou non, rassurant ou menaçant. Vivre en ce sens n'est pour chacun d'entre nous qu'assumer la condition charnelle d'un organisme dont les structures, les fonctions et les pouvoirs nous donnent accès au monde, nous ouvrent à la présence corporelle d'autrui »¹

Au milieu de ces réflexions sur ce thème du corps que je voulais faire partager aux jeunes des lycées et des associations où j'anime des ateliers cinémas depuis quelques années, je me suis retrouvé en juillet 2000 à Berck sur Mer, à l'occasion d'un repérage pour un court-métrage. Là, j'ai été surpris par une étrange parade sur la promenade du front de mer. Une parade masculine au cours de laquelle des adolescents et des jeunes hommes souvent en petits groupes, et très rarement accompagnés de filles ou de jeunes femmes, affichaient leurs corps sous le soleil cette fois radieux du Nord, comme pour une sorte de compétition plastique, peut-être amoureuse. Subjugué par ce manège - ce ballet contemporain -, qui souvent prenait fin à la limite du front de mer lorsque les T-shirts retombaient sur les épaules et le torse, je me suis posé la question du beau et celle du langage du corps et je m'étais promis de revenir l'approfondir. Je l'ai fait en août 2003, avec une caméra Super-8.

« *Les Garçons de la Plage* », un carnet de notes en super 8.

Il me semblait que la qualité particulière du Super-8 s'imposait particulièrement pour ce captage. Souvent sur nos écrans, le corps s'éloigne à cause des nouvelles techniques de l'image que l'électronique et le numérique travaillent, compressent, transforment à notre insu en une forme de vol, voire de viol de la réalité. Avec le Super-8, c'est une certaine texture que l'on retrouve ; les formes, la densité et les mouvements sont plus intenses ; la chair palpite, elle n'est pas traduite mais rendue, dans la fugacité des mouvements, accentuée par celle des regards.

Pendant plusieurs jours de cette canicule mémorable, je me postais sur la promenade, le long du rivage, volant leur démarche, leurs mouvements et leurs échanges, ne m'immisçant parfois dans cette parade que pour leur demander l'autorisation de les filmer ; autorisation, obtenue la plupart du temps sans problèmes - conséquence probablement de notre civilisation de l'image, de la consommation, du narcissisme et de la télé-réalité -.

Comment donc rendre la sensualité, l'érotisme dégage par ces corps, leur beauté affichée et assumée - parfois seulement prétendue et invoquée -, mais aussi les messages qu'ils transmettent ou qu'ils imposent à ceux qui les entourent ? Le résultat de ce travail est un film court de 6mn intitulé *Les Garçons de la Plage*, un carnet de notes en Super-8, que j'avais voulu comme une ébauche – une esquisse - d'une œuvre plus aboutie et réfléchie.

Dialogue des corps (juillet 2004).

En juillet 2004 je reviens donc à Berck-Plage dans le Pas-de-Calais ; l'été y regroupe une population estivale des classes moyennes et même modestes. Rien à voir avec la population plus familiale et bourgeoise des plages de l'Atlantique ou plus artificielle et stéréotypée de celles de la Côte d'Azur. Ici les corps sont naturels, mais semblent déjà marqués par les difficultés de la vie. Les visages encore adolescents sont déjà durs. Il s'en dégage une puissance érotique dont je voulais rendre le caractère incroyable, presque incongru ici.

La complicité du soleil, de la chaleur et du Super 8 allaient sans nul doute servir de relais à mon regard et à mes interrogations : celles du réalisateur mais aussi celle de l'homme ; l'excuse artistique de l'objectif allait travestir le fantasme né de l'envie de voir, de détailler, de savoir.

Juillet 2004 ne fut pas août 2003 ! La canicule absente rendit la quête plus impatiente. Peut-être le terme de « chasseur d'images » est-il plus adapté que jamais à cette mosaïque de longs plans qui sont comme autant de réponses à mes questions et à mes envies, exprimées ou implicites mais dans tous les cas appliquées et persévérantes.

Que cherchent-ils ces garçons, consciemment ou inconsciemment ? Pourquoi déambuler avec ou devant d'autres hommes pendant des heures, en se dépouillant de leurs vêtements dès que le soleil s'affiche - la proximité de la plage ne semblant qu'un prétexte pour rendre cette attitude moins incongrue - ? Pourquoi s'afficher et afficher son corps avec autant d'ostentation en combattant souvent par la solidarité et la protection d'un petit groupe la timidité engendrée normalement par la pudeur ? A quoi invitent ces gestes furtifs, ces échanges tactiles, emprunts soit de douceur, soit de virilité ironique ou brutale ? Ne sont-ils qu'autant de masques d'une envie d'échange physique ?

Proche des visages et des corps, « Dialogus Corporis » accompagne la gestuelle et l'interpellation, proche de la provocation parfois, des garçons avec leur entourage . L'environnement n'est plus qu'un cadre que le ciel et les nuages du générique invitent à situer n'importe où dans le temps ou dans l'espace.

Monté à la fois autour d'images fugitives de ces hommes (comme un regard qui se détournerait constamment) et de plans longs et rapprochés de matière (la peau, les vêtements, etc.) le film se construit selon des scènes qui mettent en jeu différents jeunes hommes seuls ou en groupes et des temps morts. Une bande son originale, traversée par des morceaux de dialogue entre moi et eux, souligne ce rythme.

Un support vocal.

Enregistrés sur le tas, les entretiens que j'ai eus avec ces jeunes hommes, la plupart du temps individuels , avaient pour but d'établir une certaine complicité avec eux, en les entraînant si nécessaire hors du groupe où ils évoluaient comme dans un cocon protecteur.

Une fois établi ce niveau de confiance, je les invitait à dépasser le contingent de cette rencontre : la curiosité née du rapport avec la caméra. En commençant à leur parler des raisons de leur présence sur le front de mer, j'abordais avec eux le cadre familial qu'ils avaient momentanément abandonné et le cadre amical où ils trouvaient du plaisir à évoluer.

Je leur parlais de l'image qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes au sein de ce groupe et celle qu'ils attendaient des autres, de l'importance ou la banalité qu'ils accordaient à l'image des corps, le leur, celui de leurs amis, celui des passants. Sans l'exposer en ces termes, je voulais les amener à commenter les parts d'exhibitionnisme ou de voyeurisme - fussent-elles inconscientes – qui les envahissaient.

Je voulais aussi évoquer avec eux les limites entre la beauté, la sensualité, l'érotisme, l'importance du regard (le leur et celui des autres), celle du toucher - l'effleurement du corps des autres ou au contraire la force de gestes plus francs mais aussi leur comportement vis à vis de leur propre corps – et aborder dans ces conversations la quête de la proximité ou du plaisir.

Il en résulte des échanges vivants, un peu chaotiques, dont quelques paroles prises au vol lors du montage, appuient sans les corrélérer les images des corps et de leurs parades.

Dialogue du corps ; ce terme résume bien ce film : approcher par l'image et par la spontanéité des commentaires des garçons ces non dits que ces corps crient par leur seule parade.